

La crise du catholicisme au XVIII^e siècle

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – ESSAIS
10/09/1998

Suhard, Marty, Lustiger... on pourrait imaginer une histoire religieuse de la France, lue à travers les activités voire la biographie d'un trio ou même d'un quartette d'archevêques parisiens du XX^e siècle... L'entreprise en tout cas serait fort justifiée, s'agissant d'une période beaucoup plus lointaine, celle des XVII^e et surtout XVIII^e siècles, au cours desquels un quatuor épiscopal parisien, en chaîne successive, paraît décisif en effet : Noailles, Vintimille, Beaumont, Juigné, tous munis bien sûr, à l'orée de leur aristocratique nom de famille, de l'indispensable particule « DE ». Ces quatre-là jalonnent l'entier devenir du catholicisme parisien, et même français, de Louis XIV à Louis XVI. Centralisme national oblige ! Du moins si l'on en croit Pierre Chaunu et la savante équipe féminine (Foisil, Noirfontaine) qui l'assiste ; une équipe qu'il a su rassembler pour écrire cette histoire du basculement religieux de la capitale au temps des Lumières.

Noailles, d'abord : ce puceau de sacristie, quand même, est un grand bonhomme. Confronté aux courants hétérodoxes dans l'Eglise de France et face aux jansénistes, il hésite à manier la matraque. Il devient même antirépressif, qui plus est sympathisant à leur égard. Le jansénisme, c'est une espèce de crypto-protestantisme à l'intérieur du clergé catholique, c'est une idéologie qui bataille pour la grâce, pour la Foi, pour l'Écriture sainte ; bref contre tout ce qui pourrait encourager la végétation du ritualisme « inutile » du rococo, des cérémonies luxueuses dans l'Eglise romaine. Et puis, corrélatif et souvent ami du jansénisme, voici qu'intervient le gallicanisme, posture mentale appréciée par l'Eglise de France, même si le Souverain Pontife en est fort agacé. Noailles trouve un soutien (comme la corde soutient le pendu, parfois) chez le théologien janséniste Pasquier Quesnel avec ses merveilleuses *Réflexions sur le Nouveau Testament*, mais un Quesnel que nos auteurs, pas toujours à tort, traitent de temps à autre de « grand sournois ». De fait, cet écrivain religieux est aussi un militant pur et dur : à son gré, tous les moyens sont bons, y compris les coups tordus le cas échéant, pour écraser « l'Eglise de Satan » celle des évêques proromains ; celle qui a pris la place de la véritable Eglise du Christ, pour le moment cachée dans les catacombes de la clandestinité jansénisante.

Chaunu et ses collaboratrices campent en effet avec talent les diverses factions intracatholiques : celle des jansénistes ou jansénisants, Quesnel en tête et Noailles en serre-file. Celle des Zelanti, les fanatiques anti-Quesnel, puissants à Rome ainsi qu'à Versailles. Enfin au milieu du champ de bataille, les gens du Tiers Parti qu'avaient découverts et décrits voici quelques lustres, dans d'admirables recherches, le regretté Emile Appolis.

Fallait-il parler vers 1720, d'un Tiers Parti ou même d'un « centrisme » ? En ce cas on compterait, parmi ces centristes avant la lettre, le régent Philippe d'Orléans et son ministre l'abbé Dubois ; l'un et l'autre surent, pendant les années brillantes de la Régence, modérer les ardeurs des camps opposés, raccommoier les pots cassés, tenir la ligne médiane entre Rome et les Quesnéliens, bref éviter l'irréparable.

Noailles meurt en 1729 et Vintimille lui succède à l'archevêché de Paris. C'est un petit gentilhomme et d'autant plus à sa place qu'on a décidé dans les hautes sphères du pouvoir de

ne plus nommer un personnage sorti d'une famille de grands seigneurs comme était Noailles, à la tête d'un diocèse important, tel que Paris. On a donc recruté quelqu'un de plus modeste (socialement), donc plus maniable : c'est le cas de Vintimille. Autre avantage, ce nouvel archevêque était l'ami et le client du tout-puissant cardinal Fleury, alors premier ministre : les deux hommes s'entendaient comme larrons en foire, afin d'appliquer eux aussi une stratégie mi-chèvre, mi-chou, visant à concilier l'eau romaine et le feu augustinien (les jansénistes étaient grands disciples de saint Augustin). Vintimille a pourtant fort à faire : il doit résoudre de son mieux ou de son moins mal la ridicule affaire des convulsionnaires jansénistes ; leurs cabrioles miraculeuses, autour de 1730, attirent des foules émerveillées jusque dans le cimetière Saint-Médard où est inhumé le diacre Pâris, augustinien s'il en fût jamais. Le choix qu'opère à ce propos l'Eglise officielle parisienne (anti-janséniste) est de grande portée. Elle décide de ne pas croire aux miracles des convulsions ou prétendus tels. Prise de position dont les conséquences iront loin. Encore à la fin du XIX^e siècle, on verra d'excellents catholiques qui déclareront : « Si un miracle s'opérait dans une rue voisine de la mienne, je ne me dérangerais pas pour le constater. » Savaient-ils ces braves bourgeois qu'en s'exprimant ainsi de manière ultra-raisonnable et anti-miraculeuse, ils se conduisaient en fidèles disciples d'un certain Vintimille, cependant bien oublié depuis belle lurette sous notre III^e République. Autour de 1740, on a l'impression que la politique de Fleury visant à rabibocher les factions ecclésiastique, janséniste et propapale, gauche et droite, en vertu d'une espèce de motion nègre-blanc, va prendre le dessus. Mais le noyau dur du jansénisme, certes refroidi, n'est pas extirpé pour autant.

On va s'en rendre compte à partir de 1746, avec le nouvel archevêque, Christophe de Beaumont : il succède à Vintimille que de son vivant déjà l'amour de la bonne chère et de la haute cuisine avait quelque peu dévalorisé. Beaumont n'avait eu affaire jusqu'alors, dans son ci-devant diocèse de Bayonne qu'à de braves Basques, qui ne se posaient pas trop de problèmes concernant la grâce divine et Jansénius. Avec les Parisiens, fortes têtes, c'est une autre affaire.

Le nouvel archevêque n'y va pas de main morte. Il exige à partir de 1751 que les mourants de la capitale, s'ils veulent recevoir les derniers sacrements, se munissent d'abord de « billets de confession » prouvant qu'ils adhèrent à la saine théologie de l'Eglise (anti-janséniste).

On imagine les réactions furieuses des agonisants et surtout celles de leurs familles et de nombreux curés fort mécontents. De tout cela jaillira dix années plus tard un conflit tellement énorme que le pouvoir royal, passant dans le camp d'en face, décidera d'interdire l'ordre des jésuites ! La Révolution française naîtra, entre mille autres causes, de ces querelles fratricides qui contribuèrent à déstabiliser l'Ancien Régime. Et pourtant, Juigné, dernier archevêque de Paris aux années 1780 ne sera guère plus compréhensif que Beaumont : il ira jusqu'à prendre position contre l'émancipation des protestants, généreusement octroyée par Louis XVI en 1787.

Avec cette formidable « enfilade » de quatre archevêques qui tempêtent dans les bénitiers, Pierre Chaunu et ses co-auteurs ont trouvé un sujet à leur mesure. On pense en lisant leur livre à la pensée richissime d'un Alphonse Dupront, historien de haute graine mais qu'une certaine réticence d'écriture avait empêché, de son vivant, d'accéder à la notoriété qui pourtant lui était due. Pierre Chaunu serait-il, entre divers mérites, et pas tout à fait par hasard, un autre Alphonse Dupront, un Alphonse Dupront qui a réussi ?